

Nicole Bousseyrour

## L'objet du malaise \*

Il ne m'a pas paru superflu de relire, pour ce séminaire du Champ lacanien, *Le Malaise dans la culture*, puisque c'est ainsi que dans la nouvelle traduction de 1995 on traduit *Das Unbehagen in der Kultur*. Ce qui n'invalide pas l'ancienne traduction *Malaise dans la civilisation*, étant donné le contexte sémantique du mot allemand *Kultur*. Il est vrai que Freud ne dit pas *Zivilisation*, le mot qui en allemand correspond à civilisation. Mais dans *L'Avenir d'une illusion*, il dit bien qu'il dédaigne de séparer la civilisation de la culture.

En fait, ce n'est pas qu'un problème de traduction. Civilisation s'oppose à barbarie, alors que culture s'oppose à nature. Mais surtout ces deux notions entrent dans une querelle idéologique de l'après-guerre, qu'en particulier Thomas Mann monta en épingle dans un article polémique où il oppose, comme la nuit aux Lumières, la culture de l'âme allemande à la civilisation française ou anglaise. Car il y a dans la notion de civilisation comme une marche vers l'universel, alors que la culture se situe davantage dans le registre du particulier propre à chaque peuple. Et ce qui justement intéresse Freud, au-delà de l'universel, c'est cela, le particulier, et même le singulier du processus culturel. Le singulier, c'est que le procès propre à la culture en tant qu'elle va vers plus de raison et plus de morale puisse créer un profond malaise.

### **Au commandement de l'éthique, le surmoi-de-la-culture**

Quand Freud a commencé à écrire ce texte en juillet 1929, il avait choisi pour titre *Le bonheur et la culture*, titre qu'il a très vite abandonné et remplacé par *Le malheur dans la culture*. Car le progrès de la culture, Freud le souligne dès le début de son texte, comporte

\* Intervention au séminaire Champ lacanien, Paris, 5 février 2009.

une contrepartie, un prix à payer, qui est « une perte de bonheur ». Tout l'enjeu de *Malaise dans la culture* est de montrer d'où vient cette perte, quel en est le ressort structural. Pour l'expliquer, Freud introduit un nouveau concept, dérivé de sa seconde topique : le *surmoi-de-la-culture*. Il le met au commandement de l'éthique, dont il dit qu'elle se tourne vers « l'endroit le plus sensible de toute culture <sup>1</sup> ». Le plus récent de ces commandements culturels est l'impraticable « Aime ton prochain comme toi-même », dont Lacan dit, dans *L'Éthique de la psychanalyse* <sup>2</sup> – qui est comme la relecture lacanienne du *Malaise dans la culture* –, que nous reculons devant lui pour autant que ce qui nous est le plus prochain est notre jouissance, laquelle est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain.

Ce qui questionne profondément Freud, c'est ce qu'il appelle « le procès culturel de l'humanité ». Celui-ci recoupe ce qu'on entend par civilisation, à savoir son évolution historique et la somme de ses productions et réalisations, tant utiles qu'inutiles, depuis la domestication du feu. Mais il ne s'y réduit pas. En effet, pour Freud, il y a dans le développement culturel de l'humanité un processus, un procès particulier qui *dépasse* l'humanité et qui rejoint ce qui se passe dans le procès intrapsychique de l'individu, au niveau de l'inconscient. Ainsi, *procès du sujet* et *procès de la culture* sont noués dans le malaise et sont dans le même rapport que ce que Lacan appelle intension et extension de la psychanalyse. Ils ont en commun de s'édifier sur un renoncement, sur un refus de la satisfaction pulsionnelle, Freud parlant de *Versagung* pulsionnelle (que les traducteurs traduisent par « refusement » pulsionnel).

De même qu'il y a une topique du procès du sujet qui met en jeu les relations du moi avec le ça et le surmoi, il y a pour Freud une topique du procès de la culture qui doit permettre de rendre compte du malaise. C'est donc presque une troisième topique que *Le Malaise dans la culture* esquisse, une topique que Freud fait fonctionner à l'échelle de l'humanité.

1. S. Freud, *Le Malaise dans la culture* (1923), Paris, PUF, 2007, p. 86 (ou S. Freud, *Malaise dans la civilisation* [1923], Paris, PUF, 1992).

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 115.

### **Procès de la culture et travail de la culture**

On comprendra mieux ce que Freud entend par procès de la culture si on se réfère, comme le fait Nathalie Zaltzman dans son livre *L'Esprit du mal*<sup>3</sup>, à un autre concept, un autre syntagme que Freud utilise trois ans plus tard, à la dernière phrase de sa XXXI<sup>e</sup> conférence sur « La décomposition de la personnalité psychique<sup>4</sup> ». C'est là qu'il formule son fameux *Wo Es war soll Ich werden*. Et voilà ce qu'il dit juste après : « C'est là un travail de la culture (*Kulturarbeit*), à peu près comme l'assèchement du Zuyderzee. » Ainsi, la maxime freudienne qui est devenue l'impératif éthique de la psychanalyse relève selon Freud d'un *travail de la culture*. Freud fait ici équivaloir la visée du travail analytique, *Wo es war soll Ich werden*, à ce travail *collectif* qu'a été l'assèchement du Zuyderzee. Freud ne fait rien de moins que faire s'équivaloir le devoir éthique du sujet et celui d'assécher le polder où c'était, *es war*, la jouissance. C'est ce dont parle Lacan dans « Joyce le symptôme<sup>5</sup> » quand il dit que la jouissance est à dévaloriser. *Cette dévalorisation implique un travail de la culture*.

En ce sens, la psychanalyse comme expérience personnelle trouve son sens éthique *pour autant qu'elle contribue, pour Freud, au travail de la culture* comme entreprise collective d'assèchement du Zuyderzee. Mais cette entreprise rencontre un obstacle majeur que Freud nomme pulsion de mort, celle-ci travaillant en silence à l'intérieur du procès aussi bien personnel que collectif de la culture, du fait que la force de cohésion et d'unification de la culture représentée par Éros est toujours liée à une force de dissolution et de destruction représentée par Thanatos. D'où le malaise que produit ce combat qui, nous dit Freud, « se déroule au-dessus de l'humanité » entre Monsieur Éros et Madame la Mort, combat sur lequel l'humanité n'a pas de prise et dont, conclut Freud dans un ajout à la deuxième édition de 1931, on ne peut présumer ni du succès ni de l'issue. Telle est la thèse que défend Freud sur les forces qui opèrent dans le champ de la culture, qui est la façon freudienne de parler de ce que nous nommons le champ lacanien de la jouissance.

3. N. Zaltzman, *L'Esprit du mal*, Paris, L'Olivier, coll. « Penser/rêver », 2007.

4. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Œuvres complètes*, t. XIX, Paris, PUF, 2004, p. 163.

5. J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 570.

### **L'angoisse devant la perte d'amour et le sentiment de culpabilité**

Demandons-nous quel est l'objet du malaise. La réponse de Freud est claire. C'est la culture elle-même. *La culture est malaise parce qu'elle cultive la pulsion de mort.* Dit en lacanien : *elle cultive la jouissance, dans ce qu'elle a de plus réel.* La première explication que Freud donne du malaise est formulée au chapitre IV : le malaise vient de la tension entre Éros et Ananké, c'est-à-dire entre le contingent de l'amour et du sexe et le nécessaire du travail de la culture. Puis au chapitre V Freud change d'avis. La vraie cause du malaise, c'est la pulsion de mort. À partir de là, Freud passe de la nécessité symbolique (l'Ananké) à l'impossible propre au réel de la jouissance (la pulsion de mort). La thèse de Freud est que *la culture intériorise la pulsion de mort en sentiment de culpabilité mis au service de la morale.* Non seulement la culture l'entretient mais elle la décuple. Cela veut dire que pour Freud notre prochain est loin d'être rassurant et aimable. Sade est mon prochain. Et si l'homme est un loup pour l'homme, c'est que le loup est dans la culture. Le loup, c'est la pulsion de mort que l'homme retourne contre son espèce comme contre lui-même.

Ainsi, *Malaise dans la culture* fait plus que confirmer par l'analyse de la psychologie collective l'hypothèse avancée dans « Au-delà du principe du plaisir ». Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que le malaise ne vient pas de la dérivation vers l'extérieur de la pulsion de mort à l'échelle de l'humanité, qui la pousserait à s'autodétruire. Non, le malaise vient du *retournement au-dedans* de la pulsion d'agression en autoagression, en autodestruction. Et là Freud dépasse, il faut le souligner, ses propres thèses de 1923 dans « Le moi et le ça » et dans « Le problème économique du masochisme ». Il ne croit pas l'humanité perfectible. Le seul progrès qu'il concède à la civilisation, c'est celui du sentiment de culpabilité, que le surmoi de la culture ne fait que parfaire en tant qu'impératif de jouissance.

En 1923, Freud pensait que l'impératif kantien du surmoi était l'héritier du complexe d'Œdipe : plus ce complexe se révèle fort, plus le surmoi dominerait sadiquement le moi. Sauf que plus on est vertueux, fait observer Freud, et plus le surmoi est vicieux ! Plus on renonce, plus on lui fait des sacrifices, et plus il réclame son dû de jouissance ! Plus on lui cède, plus il force à jouir.

La sévérité originelle du surmoi, écrit Freud <sup>6</sup>, n'est pas telle-ment celle qu'on a connue du père ou qu'on lui impute dans le fan- tasme, mais elle est celle de notre propre agression contre lui, contre son autorité, que nous retournons contre nous. Freud se réfère à la clinique d'Alexander sur les enfants gâtés. À un père excessivement faible et indulgent va correspondre chez l'enfant un surmoi excessi- vement sévère. Pourquoi ? Parce qu'il ne restera à l'enfant, sous l'im- pression de l'amour qu'il reçoit de son père, d'autre issue que de retourner son agression contre lui.

Nous en arrivons ici à la thèse centrale de Freud. La conscience morale sévère naît d'une *Versagung* de la pulsion liée à une expé- rience d'amour qui tourne l'agression contre soi. Qu'est-ce que le mal, demande Freud, ce qu'on reconnaît être tel ? Et qu'est-ce qui peut bien motiver à se soumettre à l'autorité qui intime de ne pas le faire ? Freud répond : « C'est l'angoisse devant la perte d'amour. » La culpabilité d'avoir fait du mal au père ou simplement d'avoir pensé, souhaité le faire, vient d'autre chose que de l'angoisse de castration dans l'Œdipe, à laquelle d'ailleurs Freud ne fait jamais référence dans *Malaise dans la culture*. La culpabilité d'avoir fait du mal au père vient d'une angoisse qui renvoie à l'*Hilflosigkeit*, à la détresse dans laquelle nous laisse la perte d'amour, le désamour.

D'où la définition vraiment étrange que Freud donne du mal : « Le mal est originellement ce pour quoi on est menacé de perte d'amour <sup>7</sup>. » Pourquoi ? Parce que ce qui force l'enfant à éviter le mal n'est pas la menace de castration. C'est cette détresse absolue qu'il éprouve à l'idée de perdre l'amour de cet autre, dont le surmoi inté- riorise la figure et que Freud appelle, dans son texte, « l'autorité inat- taquable » ou « l'autre surpuissant ». Notez que Freud ne dit pas que c'est le père de l'enfant, ni non plus sa mère. C'est *l'Autre qui sait tout* et qui, comme omniscient, pourrait découvrir tout le mal que l'en- fant n'a pas eu besoin de faire pour être coupable, puisqu'il suffit qu'il ait eu *l'intention, le désir de le faire* pour l'être !

6. S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, op. cit., p. 73.

7. *Ibid.*, p. 67.

### **Au-dessus de *Totem et tabou*, un combat de Titans**

Mais il y a tout de même « un reste inexpliqué » dans la genèse du surmoi<sup>8</sup>. Ne faut-il pas, se demande Freud, postuler la conscience morale et le sentiment de culpabilité, donc le surmoi, *avant* l'acte parricide originel, avant le meurtre du Père ? En effet, les fils ne faisaient pas que haïr ce Père jouisseur. Ils l'aimaient aussi. Une fois le Père tué, c'est l'amour qui, dans le remords, érigea le surmoi punisseur qui fait revivre la puissance du père et sa jouissance. Et comme l'agression contre le père se répète à chaque génération, et, avec elle, le sentiment de culpabilité, *qu'on ait mis à mort le père ou qu'on s'en soit abstenu, c'est pareil*. Le surmoi devient de plus en plus obscène et féroce. Freud pense donc que par-dessus la scène du meurtre collectif du Père de la horde, par-dessus *Totem et tabou*, se joue le combat éternel entre l'amour et la pulsion de mort, entre Éros et Thanatos.

*Ce qu'il y a au commencement*, ce n'est pas Kronos contre Ouranos, le Fils terrible contre le Père haï, *c'est Éros contre Thanatos*. Dans ce combat mythique, ce sont l'amour et la mort qui, comme dans le sumo, sont aux prises. C'est pour cela que Lacan dira que pour Freud la mort est ce qui dit le vrai de l'amour. Il faut l'entendre avec ce que dit Freud dans *Malaise dans la culture* : c'est la mort, le meurtre du Père jouisseur qui dit le vrai de l'amour pour ce Père. D'où Freud conclut : « Ce qui fut commencé avec le père [l'alliage masochiste d'Éros et Thanatos] s'achève avec la masse. » Masse dont Freud mesure bien le danger à venir, du fait de ce qu'il appelle sa « misère psychologique ».

### **Le refoulement de la pulsion de mort**

Freud propose finalement de définir le destin de la pulsion de mort non plus comme retournement de la pulsion de destruction contre la personne propre, mais comme un refoulement<sup>9</sup>. La culpabilité inconsciente qui est source du malaise dans la civilisation vient du refoulement de nos pulsions de destruction. Nous sommes tous des *destroys* refoulés ! Mais il faut bien voir que Freud dissocie deux types de refoulement, selon qu'il porte sur les pulsions de vie ou sur les pulsions de mort. *Le refoulement de la pulsion libidinale, d'Éros,*

8. *Ibid.*, p. 71.

9. *Ibid.*, p. 82.

*produit le symptôme, alors que le refoulement de la pulsion de destruction produit la culpabilité inconsciente. Voilà qui est bien tranché !*

Freud distingue donc deux sortes de refoulements et deux sortes de retours du refoulé, selon qu'ils proviennent d'Éros ou de Thanatos. Bien sûr, ils sont liés, de sorte que plus l'agression envers le père, plus la haine parricide succombera au refoulement, plus la culpabilité inconsciente, autrement dit la jouissance qu'il ne faut pas, contaminera le symptôme. Le symptôme devient péché. On peut même dire que la culpabilité inconsciente, soit la jouissance qu'il ne faut pas, apporte au symptôme sa marque de réel.

### **Névrose ou perversion généralisée ?**

Je résume. Freud fait du refoulement de la pulsion de mort et donc du refoulement du réel de la jouissance ce qui rend compte du malaise. Cela revient à envisager ce malaise comme une *névrose culturelle*, comme un effet névrotisant de la culture. Mais on ne peut pas dire que ce soit comme dans le cas de la religion : ce n'est pas une névrose universelle, une névrose obsessionnelle universelle. C'est une névrose particulière à la culture et à son surmoi.

Nous ne sommes plus là du côté de la névrose obsessionnelle où la culpabilité est consciente. Nous ne sommes pas dans la *conscience* de culpabilité. Nous sommes beaucoup plus du côté de *l'hystérie, où le sentiment de culpabilité est inconscient, la haine du père y étant enfouie par refoulement des vœux de mort*. Si donc nous faisons l'hypothèse que cette névrose culturelle est de type hystérique, nous pourrions rapprocher cela du fait qu'avec Lacan l'hystérie *atteint au discours*. L'hystérique, en tant que discours, œuvre pour le travail de la culture. Elle y œuvre en mettant l'objet du malaise, l'objet *a*, en place de vérité.

Demandons-nous maintenant ce qu'il en est du malaise contemporain. Va-t-on dire que le malaise a changé de structure ? On sait en effet que pour certains, comme Charles Melman et Jean-Pierre Lebrun dans leur livre *L'Homme sans gravité*<sup>10</sup>, on est passé d'un malaise fondé sur le refoulement, donc sur la névrose, à un autre malaise qui promeut la perversion et qui procéderait d'une nouvelle

10. C. Melman (entretiens avec J.-P. Lebrun), *L'Homme sans gravité, Jouir à tout prix*, Paris, Denoël, 2007.

économie psychique où ce qui prime est jouir à tout prix. Je ne suis pourtant pas du tout sûr qu'il faille si carrément situer hors du refoulement, hors névrose, les manifestations contemporaines du malaise, avec tous ses phénomènes d'addiction. D'autant que dans ce qu'on en entend sur le divan, on peut dire que la culpabilité inconsciente et le refoulement de la jouissance sont toujours autant au rendez-vous.

Accréditer la thèse de Melman et de Lebrun revient à assimiler le champ lacanien au champ de la perversion, ce qui est loin d'avoir été l'idée de Lacan. Bien sûr, il est évident qu'avec le discours capitaliste et son commerce du plus-de-jouir à tout-va, la perversion s'est généralisée. Mais il est clair aussi que la perversion n'atteint pas au discours. Il n'y a pas de discours du pervers. Comment peut-on fonder un diagnostic sur la structure perverse du malaise, en termes de champ lacanien, sans qu'elle atteigne au discours ? Par ailleurs, ce qui distingue le discours capitaliste, pour Lacan, est bien plus qu'une *Verleugnung*. C'est une *Verwerfung* de la castration, une forclusion, ce que Lacan appelle « un rejet des choses de l'amour ». Là est le méfait du discours capitaliste. À force d'industrialiser le désir, à force de l'exploiter, le discours capitaliste en est arrivé à *forclorre Éros*. Et qu'arrive-t-il quand on rejette Éros ? Eh bien ! c'est Thanatos qui se déchaîne. Et Freud insiste bien pour dire <sup>11</sup> que, quand la pulsion de destruction n'est pas teintée d'érotisme, elle se dérobe à la perception. Il avoue l'énorme difficulté qu'il a eue lui-même à en admettre l'existence. De ce qu'il appelle le penchant inné de l'homme au « mal », *on n'en veut rien savoir*. C'est de cette *Verwerfung* que les psychanalystes ont plus que jamais à s'alerter.

Voilà le point de réel où nous convoque ce texte de Freud si prodigieusement en avance sur son temps. Encore une fois, j'insiste pour dire que ses articulations logiques, ses contradictions et ses retournements sont très difficiles à cerner, car il est sensible, à la lecture et à la relecture, que la pensée de Freud évolue, change au fur et à mesure de l'avancée du texte.

Si pessimiste et lucide qu'ait pu être Freud, il était bien loin de penser que la *Kultur* puisse produire ces sociétés de la mort que furent les camps et leurs massacres de masse industrialisés, comme

11. S. Freud, *Le Malaise dans la culture*, op. cit., p. 62.

solution finale à l'éradication du mal. Mais là ce n'est plus d'une névrose dans la culture qu'il s'agit. Il faudrait plutôt parler de psychose dans la culture, par forclusion de la pulsion de mort.

### **Les camps comme refus de la ségrégation**

On ne peut pas dire que ce qui s'est passé avec le nazisme participe du refoulement dont Freud fait relever le malaise qu'il diagnostique en 1930. Il faudrait bien plus y voir une forclusion, dont les camps ont été le retour dans le réel.

Cette forclusion, Lacan l'attribue à la science et aux remaniements des groupes sociaux qu'elle provoque en y introduisant « l'universalisation du sujet <sup>12</sup> ». C'est en ces termes qu'il prédit, dans sa « Proposition d'octobre 1967 sur la passe », « une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation <sup>13</sup> ». Une extension si dure qu'elle va jusqu'au camp de concentration en tant que « le refus de la ségrégation est naturellement à [son] principe <sup>14</sup> », nous dit ailleurs Lacan. Car ce fut bien la décision, prise par Hitler en 1942, d'en finir avec la politique ségrégative des ghettos de Pologne qui fut au fondement du camp de concentration, comme programme d'extermination. En ce sens, le refus de la ségrégation par les ghettos a bien été au principe des camps d'extermination. Il s'agit d'un effet de discours du discours totalitaire qui, après avoir « ségrégué » le mal, le Juif, le réduit en fumée.

Cependant, on aurait tort de considérer que c'est un phénomène historiquement limité à ce qui s'est passé avec les camps nazis. « Qui ne voit, [dit Lacan dans la première version de sa Proposition sur la passe], que le nazisme n'a eu ici que la valeur d'un réactif pré-curseur <sup>15</sup>. » Dans un article écrit en 1969 <sup>16</sup> et qu'il destinait au journal *Le Monde* mais qui n'y fut pas publié, Lacan voyait se dessiner dans la réforme de l'Université et de l'institution du « secteur » psychiatrique ce qu'il appelait alors le linéament du « camp de concentration généralisé ».

12. J. Lacan, « Annexes », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 588

13. J. Lacan, « Proposition d'octobre 1967 sur la passe », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 257.

14. J. Lacan, « Préface à une thèse », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 395, note 1.

15. J. Lacan, « Annexes », art. cit., p. 588.

16. J. Lacan, « D'une réforme dans son trou » pour la tribune « Libres opinions » du journal *Le Monde*, 1969, inédit.

### **Banalité de la pulsion de mort**

C'est donc non pas dans les seuls systèmes totalitaires, qu'ils soient nazis ou communistes, que Lacan voyait le risque d'une montée du monde concentrationnaire mais bien dans nos sociétés démocratiques contemporaines, vouées à ce qu'en 1969 déjà il appelait la « submersion capitaliste universelle » ! Pour Lacan, le camp de concentration, en tant que le refus de la ségrégation est à son principe, ne se réduit pas au phénomène nazi et à son idéologie. Il relève d'un effet de discours propre au discours capitaliste conjugué à celui du discours de la science.

Dans *Les Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt parle des crimes totalitaires comme constitutifs d'un système « où tous les hommes », y compris les manipulateurs du système, « sont devenus superflus ». C'est ce qu'elle appelle « le mal radical <sup>17</sup> ». Dix ans plus tard, en 1961, ayant assisté au procès d'Eichmann, elle dira qu'il serait plus juste de dire que le mal est banal. Ce qui la frappe, en effet, c'est la bureaucratie gigantesque de ces crimes, de ces « massacres administratifs », où les hommes sont transformés en fonctionnaires, simples rouages de la machine organisée par l'appareil d'État.

Arendt s'en explique dans une lettre à Gershom Sholem du 24 juillet 1963 : « À l'heure actuelle, mon avis est que le mal n'est jamais "radical", qu'il est seulement extrême, et qu'il ne possède ni profondeur ni dimension démoniaque. [...] Il "défie la pensée", comme je l'ai dit, parce que la pensée essaie d'atteindre à la profondeur, de toucher aux racines et, du moment qu'elle s'occupe du mal, elle est frustrée parce qu'elle ne trouve rien. C'est là sa "banalité". Seul le bien a de la profondeur et peut être radical <sup>18</sup>. » Hannah Arendt a bien raison. Eichmann n'est ni Sade ni Richard III. Rien du monstre sadique. Il n'était que l'exécutant de la « culture pure de la pulsion de mort » ; il n'a fait rien que réduire au factice son réel, à la banalité du possible son impossible.

La banalisation du mal dont parle Hannah Arendt est *la banalité de la pulsion de mort*. C'est elle qui nous fait oublier nos « plus jamais ça » et qui fait qu'encore et toujours c'est *plus que jamais*

17. H. Arendt, *Les Origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem*, Paris, Gallimard, 2002, p. 811.

18. *Ibid.*, p. 1358.

*comme avant*. C'est la science associée au capitalisme qui banalise la pulsion de mort et qui généralise son retour dans le réel. La question qui se pose alors est de savoir s'il est possible d'aller contre cette généralisation, dont il y a quarante ans déjà Lacan décelait les premiers signes avant-coureurs. La seule façon de la contrer *un peu*, me semble-t-il, c'est la psychanalyse, en tant qu'elle fait venir l'objet du malaise à la place du semblant qui commande son discours.

Cette banalité de la pulsion de mort ne doit pas nous faire oublier ce qu'affirme Lacan dans le compte rendu du séminaire *L'Acte psychanalytique* : c'est de l'objet *a* que « prend substance l'insatiable exigence que Freud articule, le premier, dans le *Malaise de la civilisation* <sup>19</sup> ». Retenons ceci pour finir : *l'insatiable exigence* dont le malaise de la civilisation témoigne s'articule, *par-delà le surmoi*, de la fonction de l'objet *a*. Car cette insatiable exigence que Freud situe du surmoi, Lacan, lui, la situe de l'objet *a*, de sa fonction. Et c'est pourquoi Lacan soutient que c'est dans l'acte analytique que le malaise « trouve sa balance <sup>20</sup> ».

P.-S. Je remercie vivement Patrick Valas, à qui j'ai envoyé le texte de mon exposé, de m'avoir signalé la conférence de Lacan intitulée « Du discours psychanalytique », faite à Milan le 12 mai 1972, où il parle ainsi du discours capitaliste :

« Ça pourra peut être un jour servir à quelque chose, si, bien sûr, toute l'affaire ne lâche pas totalement, avant.

[...] s'il y avait eu un travail, un certain travail fait à temps dans la ligne de Freud, il y aurait peut-être eu [...] à cette place [...] à cette place qu'il désigne, dans ce support fondamental qui est soutenu de ces termes : le semblant, la vérité, la jouissance, le plus-de-jouir [...] il y aurait peut-être eu [...] au niveau de la production, car le plus-de-jouir c'est ce que produit cet effet de langage [...] il y aurait peut être eu ce qui s'implique du discours analytique, à savoir un tout petit peu meilleur usage du signifiant comme Un.

Il y aurait peut-être eu [...] mais d'ailleurs, il n'y aura pas [...] parce que maintenant c'est trop tard [...].

[...] la crise, non pas du discours du maître, mais du discours capitaliste, qui en est le substitut, est ouverte.

19. J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 381.

20. *Ibid.*

C'est pas du tout que je vous dise que le discours capitaliste ce soit moche, c'est au contraire quelque chose de follement astucieux, hein ?

De follement astucieux, mais voué à la crevaision.

Enfin, c'est après tout ce qu'on a fait de plus astucieux comme discours. Ça n'en est pas moins voué à la crevaision. C'est que c'est intenable. C'est intenable [...] dans un truc que je pourrais vous expliquer [...] parce que, le discours capitaliste est là, vous le voyez [...] une toute petite inversion simplement entre le S1 et le \$ [...] qui est le sujet [...] ça suffit à ce que ça marche comme sur des roulettes, ça ne peut pas marcher mieux, mais justement ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume.

Maintenant vous êtes embarqués [...] vous êtes embarqués, [...] mais il y a peu de chances que quoi que ce soit se passe de sérieux au fil du discours analytique, sauf comme ça, bon, au hasard.

À la vérité je crois qu'on ne parlera pas du psychanalyste dans la descendance, si je puis dire, de mon discours [...] mon discours analytique. Quelque chose d'autre apparaîtra qui, bien sûr, doit maintenir la position du semblant, mais quand même ça sera [...] mais ça s'appellera peut-être le discours PS. Un PS et puis un T, ça sera d'ailleurs tout à fait conforme à la façon dont on énonce que Freud voyait l'importation du discours psychanalytique en Amérique [...] ça sera le discours PST. Ajoutez un E, ça fait PESTE.

Un discours qui serait enfin vraiment pesteux, tout entier voué, enfin, au service du discours capitaliste.

Ça pourra peut-être un jour servir à quelque chose, si, bien sûr, toute l'affaire ne lâche pas totalement, avant. »